

meuse phrase du "cœur léger", avec laquelle les adversaires de cet homme public l'ont écrasé pendant trente ans. Il répondait à M. Thiers, qui avait adjuré la Chambre de repousser les résolutions hâtives. Et, au cours de sa harangue, il laissa échapper ce mot malheureux : " De ce jour commence, pour le ministère, mes collègues et pour moi, une grande responsabilité. (OUI! à gauche). Nous l'acceptons le cœur léger... (Vives protestations à gauche.) — M. ESQUIROS: Vous avez le cœur léger et le sang des nations va couler! — M. OLLIVIER: Oui, d'un cœur léger, et n'équivoquez pas sur cette parole, et ne croyez pas que je veuille dire avec joie; je vous ai dit moi-même mon chagrin d'être condamné à la guerre. Je veux dire d'un cœur que le remords n'alourdit pas, d'un cœur confiant, parce que la guerre que nous faisons, nous la subissons." Hélas ! comme il arrive presque toujours dans les moments de violente émotion publique, le mot fâcheux seul fit saillie, et l'explication, l'atténuation restèrent dans l'ombre. M. Emile Ollivier était devenu " l'homme au cœur léger "; et, durant un quart de siècle, cette périphrase fatale devait rester accolée à sa personne, étouffer sa voix éloquente, entraver son talent et paralyser sa carrière.

L'Académie française l'avait élu le 7 avril 1870 en remplacement de Lamartine. Les événements tragiques de l'Année Terrible suspendirent pour longtemps les fêtes académiques. M. Ollivier, après l'effondrement du régime qu'il avait servi, était allé voyager à l'étranger. Il ne revint à Paris qu'en 1874. Comme il n'avait pas encore pris séance, l'Académie décida qu'il serait reçu le 7 mars de cette année. M. Emile Augier devait le recevoir. Le 26 février eut lieu la réunion de la commission nommée pour lire les discours. M. Ollivier parlait, dans le sien, d'entrevues que Lamartine avait eues avec Napoléon III, et il citait cette phrase du poète : " Après une conversation suivie de beaucoup d'autres dans des circonstances graves, je reconnus l'homme d'État le plus fort et le plus sérieux de tous ceux, sans aucune exception, que j'eusse connus dans ma longue vie parmi les hommes d'État." Après avoir rappelé ces mots de l'auteur des *Méditations*, l'ex-ministre de Napoléon III ajoutait ce commentaire : " S'il l'avait approché davantage, s'il avait éprouvé son grand cœur, son esprit formé de charme et de justesse, la douceur de sa majesté paisible ; s'il était devenu le confident de ses pensées uniquement tournées au bien public et au soulagement de ceux qui souffrent ; s'il avait été témoin